TOINETTE LE VASSEUR,

CHAMBRIERE DE JEAN-JACQUES,

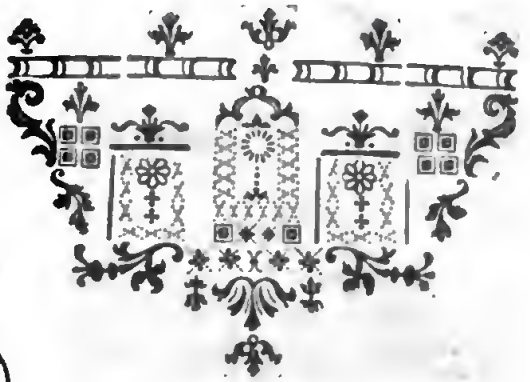
A LA FEMME PHILOSOPHE;

OU

RÉFLEXIONS

SUR

TOUT LE MONDE A TORT.



BIBL. NAZIONALE
2072

A L'HERMITAGE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Citoyen de Genêve.

M. DCC. LXII.

134

TOINETTE LE VASSEUR,

CHAMBRIERE DE JEAN JACQUES,

A LA FEMME PHILOSOPHE;

OU

RÉFLEXIONS

SUR

TOUT LE MONDE A TORT.

JE ſçavois bien, Madame, que vous aviez de l'eſprit, & de l'*eſprit du ſiécle :* avec des graces & des prétentions il faut des tons & du perſiflage ; mais je ne vous croyois pas Philoſophe. Quand vous vintes à Montmorenci faire viſite à mon Maître Jean Jacques, je ſoupçonnai que vous ne cherchiez qu'à lui voir brouter des laitues. D'autres Dames y étoient venues avant vous dans ce deſſein. Il eſt vrai que vos grands yeux bleus furent long-temps fixés ſur lui. Vous ſavourates le plaiſir de le contempler : ce fut ſans doute dans ce moment que votre ame s'alluma au feu de ſon génie. O mon Maître ! mon pauvre cher homme, votre gloire vous a perdu !

Je pleurois ſa proſcription, lorſque Mlle *Javote*, Débitante de Brochures au Palais, m'envoïa, pour me conſoler, votre *Tout le Monde a tort.*

Ce titre me plut ; je lus la Préface qui me plut auſſi : mais on prétendit qu'un Moine avoit travaillé avec vous à l'Ouvrage. Oh tant pis, dis-je, les honneurs littéraires ne doivent pas ſe partager. N'importe, il faut lire, puiſqu'on ne veut rien croire qui ne ſoit démontré, & *rien ne l'eſt*, dites-vous, *dans l'affaire des Jéſuites*.

Voici donc encore du paradoxe ! Je vous avoue, Madame, que je ne les aime plus ; ceux de Jean Jacques n'ont pas eu d'heureux ſuccès, le vôtre pourroit être auſſi mal accueilli. La Philoſophie commence à n'être plus de mode, il n'en revient ni gloire ni profit ; on y perd ſouvent l'un & l'autre. Les Magiſtrats ne badinent point. Leurs *en ce que* ſont trop démonſtratifs ; ce ſont des argumens *in ferio* (1), que les Philoſophes redoutent ; Jean Jacques eſt le ſeul qui auroit peut-être le courage de les braver. Il eſt bon homme, mais enthouſiaſte, & il croit tout ce qu'il imagine. Nous liſions quelquefois enſemble Don Quichote : je le comparois à ce *Pourfendeur de Géants*, & moi ſon Ecuyer, qui ne ſuis qu'une bête auprès de lui, je voyois que mon Maître étoit fou.

Je ſçais, Madame, que votre Philoſophie n'eſt pas auſſi funeſte que celle de nos beaux Eſprits ; peut-être même n'êtes-vous philoſophe qu'en repréſentation, & quitterez-vous le maſque avant la fin de la ſcene, qui ſera le 6 Août. Mais vous aimez les Jéſuites, en diſant que vous ne les aimez pas : vous voulez les juſtifier en diſant qu'ils ont tort. Les juſtifier ! Et de quoi vous aviſez-vous ? N'ont-ils pas tenté de ſe juſtifier eux-mêmes ? Vous avez recrépi leurs vieux argumens, vous les avez enduits d'un vernis d'ironie. Qu'avez-vous fait ? la gaze eſt

(1) C'eſt-à-dire, *frapper*.

légere, le voile eſt tranſparent, les crévaſſes paroiſſent; il n'y a que les yeux de leurs Dévotes qui ne les apperçoivent pas.

Non, vous n'êtes que l'écho des Jéſuites. Avant vous ils ont dit qu'ils n'avoient que les Hérétiques pour ennemis. Ils ont exageré leurs travaux, diminué ou nié leurs forfaits, élevé juſqu'aux nues leurs grands hommes (quels grands hommes que les leurs!) Ils ſe ſont dits pleins de zèle, pauvres, mortifiés; c'eſt le fonds ſur lequel ils ont toujours bâti le rempart de leurs apologies, & il n'a fallu qu'un ſouffle pour le renverſer.

Mais vous ne faites qu'*effleurer* les Ouvrages de leurs Adverſaires. Auſſi votre examen eſt-il ſuperficiel *comme celui d'une femme*, peut-être *malin*, peut-être même *paſſionné*. Vous ne croyez point ce dernier, c'eſt que la paſſion aveugle; prenez garde, & voyez ſi en défendant vos amis vous ne condamnez pas ce que vous devez le plus reſpecter.

Si lorſqu'on prévoyoit que les Jéſuites pourroient être entamés, vous aviez ſongé à les garantir par vos éloges, ç'auroit été plus dans l'ordre, & vous les auriez mieux ſervis, au moins pour quelque temps: mais l'affaire eſt déja fort avancée, & même préjugée par les Actes publics que nous voyons contr'eux; c'eſt vouloir rallier des Troupes fugitives que le Vainqueur pourſuit l'épée aux reins.

Ils ſont quatre mille en France, dites-vous, je ne vois pas qu'ils ſoient autant. N'importe. Qui eſt-ce qui les pourſuit? L'impiété & l'irréligion? Prenez-garde, encore un coup. L'impiété & l'irréligion ne ſont pas où vous penſez. J'appelle *impies* les mécréans, j'appelle *irreligieux* les mauvais Chrétiens; c'eſt mon Dic-

tionnaire. Or où ſont les mécréans ? Que font-ils contre les Jéſuites qui ne leur ont jamais fait de mal, qu'ils fréquentent, dont pluſieurs ſont ſortis de chez eux, & ſe vantent d'avoir été leurs éleves ? J'en connois trente à Paris qui ne faiſoient que de quitter leur ſouquenille, & qui publioient des Ouvrages ſcandaleux.

On dira peut-être que c'eſt ce qui fait l'éloge de la Société, qui ne ſouffre rien d'impur, & qui chaſſe du bercail les brebis galeuſes. On dira ce que l'on voudra, mais il eſt bien étrange qu'après avoir été quinze ou vingt ans dans un Corps, y avoir étudié la Théologie, catéchiſé, prêché, la force de l'éducation ne l'emporte pas ſur la pente à l'incrédulité. Voyez les Ecrivains que l'Oratoire a formés, & qui vivent dans le monde, reſpirent-ils l'impiété dans leurs Ouvrages, & ne ſont-ils pas des fléaux pour les Déiſtes ? Ceux-ci au contraire trouveront dans la Société des amis & des protecteurs. Sa Doctrine eſt une voie qui conduit au Déiſme. C'eſt ce que j'avance, & que je ne prouve pas. Premierement, parce que vous ne prouvez rien : ſecondement, parce que d'autres l'ont prouvé avant moi. Liſez ſeulement les Réflexions ſur la Theſe de l'Abbé de Prades, & à votre avis que ſont l'état de pure nature, l'ignorance invincible, la probabilité, le péché philoſophique, ſinon des portes cocheres par où le Déiſme peut entrer tambour battant & enſeignes déployées ?

Qui ſont donc ceux qui pourſuivent les Jéſuites ? Les *irréligieux*, ces mauvais Chrétiens qui croient & ne pratiquent pas, ou qui pratiquent mal ? Eh ! n'eſt-ce pas aux Jéſuites qu'ils vont calmer leurs remords ? Les Jéſuites *ſont humains, ils ne parlent pas ſévérité, rigueur, contrainte ; ils ne reſſerrent point l'ame dans les bornes*

d'une étroite ſervitude qui leur laiſſe à peine une ombre de liberté. Ce n'eſt pas le ſeul *Buſambon*, puiſque Buſambon y a ; ce ne ſont pas trente ou quarante Caſuiſtes de différens Pays qui rendent large la voie étroite, qui allient le vice & la vertu, & qui font expier les crimes plus gaiment qu'on ne les commet. Le tableau des Aſſertions & la pratique conſtante de la Société font voir, ſi on a des yeux, que les mauvais Chrétiens ne ſçauroient être oppoſés aux Jéſuites.

Il paroît, Madame, que vous n'avez pas une intime rélation avec la morale de l'Evangile ; on peut la haïr ſi on la connoît, mais on doit l'admirer ſi l'on eſt raiſonnable ; & il ne faut pas pour la pratiquer, diſoit Jean-Jacques mon Maître, des hommes trop humains. C'eſt l'*humanité*, telle qu'on l'entend, qui a conſervé ſi long-temps le crédit aux Jéſuites : leurs *vertus antiques ne les rendoient pas ridicules ;* elles étoient ſi douces, ſi bénignes, ſi conformes à nos goûts, qu'il auroit fallu être de bien mauvaiſe humeur pour ne pas s'en accommoder.

Qui ſont donc enfin ceux qui pourſuivent les Jéſuites ? Comment, après avoir vêcu *tranquilles & eſtimés, ſous les yeux mêmes de la Juſtice, ſous la protection du Sceptre & des Loix*, la ſcene eſt-elle venue à changer *dans un inſtant, dans un clin d'œil ?*

Vous croyez, ou vous voudriez faire croire, que ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'on les attaque. Vous détournez la vue des crimes accumulés qui depuis leur exiſtence juſqu'à ce jour leur ont mérité la haine de l'Univers. La Vérité parloit & ſe faiſoit entendre aux eſprits juſtes & aux cœurs droits, mais l'intrigue l'étouffoit, l'injuſtice l'opprimoit ; comme il faut cependant qu'elle

triomphe tôt ou tard, elle a redoublé ſes cris à meſure que les forfaits de la Société ſe multiplioient ; elle a réuni ſes efforts ; la lumiere de ſon flambeau a percé les ſombres réduits où ſe cachoient l'erreur & le crime : on a vu ſortir de ces antres obſcurs l'orgueil le plus raffiné ; l'ambition la plus effrenée, des projets de conquête, un plan de domination qui a porté la terreur dans l'ame des Peuples & des Rois. Ce qu'on voit aujourd'hui, ce que tout le monde voit, excepté ces Taupes humaines qui en plein midi demandent s'il eſt jour, il y a plus d'un ſiécle que certains hommes le voyoient & le diſoient. Ils le diſoient par devoir & avec zèle pour inſtruire la Poſtérité des maux qu'elle devoit attendre de la part des Jéſuites, ſi elle ne renverſoit leurs funeſtes complots.

Voilà, Madame, les premieres batteries qu'on a dreſſées contr'eux. N'allez pas dire que c'étoit un Parti jaloux de la gloire de la Société, un Parti décrié, proſcrit par le concours des deux Puiſſances : on ſçait maintenant à quoi s'en tenir. Toutes les accuſations des Jéſuites ſont tombées, toutes leurs fables ſont démenties ; il ne leur reſte plus qu'un mot ſéditieux, inventé pour faire peur, mais enfin trop uſé, & dont même ils n'ont pas oſé ſe ſervir dans leurs dernieres apologies. Ceux qui les ont d'abord attaqués, étoient des Congrégations entieres, des Univerſités, des Prélats, des Confeſſeurs de la Foi, des hommes de génie, de vrais Sçavants qui ne méritoient aucune épithete odieuſe, mais à qui on en donnoit, parce qu'un mot critique eſt bien tôt dit, & qu'il perſuade ſouvent mieux qu'un ſyllogiſme en forme. Quant à ceux qui ont continué l'attaque, qu'on leur donne telle épithete qu'on voudra ; la Juſtice a dit ; laiſſons

les mots, arrêtons-nous aux choſes. Voici des faits dont on vous accuſoit il y a plus de cent ans, on vous en accuſe encore aujourd'hui ; qu'avez-vous répondu, que répondez-vous ? Cette Apologie qui parut en 1626 a reparu en 1761 ; eh bien, qu'eſt-ce que cela veut dire ? Prétendez-vous qu'on réveille contre vous une ancienne querelle ? C'eſt peut-être ici la fable du Loup & de l'Agneau : on veut peut-être vous punir du crime de vos Peres. Mais quoi ? N'avez-vous point ſur votre compte de nouveaux attentats ? Ceux-ci n'équivalent-ils pas aux anciens ? Aujourd'hui comme autrefois n'êtes-vous pas ambitieux, envieux, calomniateurs, avares ? Dogme, Morale, Hiérarchie, vous avez tout ravagé.

Que dire à tout cela, Madame, quand on le prouve, non par des paſſages ſuppoſés ou tronqués, non par des Auteurs enſevelis dans la pouſſiere, & qu'on fait ſortir miraculeuſement de leurs tombeaux *pour être jugés comme tous les hommes le ſeront au dernier jour* (mauvaiſe plaiſanterie que vous faites à l'indécente alluſion que vous n'auriez pas dû vous permettre), mais par une chaîne de tradition dont chaque anneau eſt un Jéſuite illuſtre ? Aucun d'entr'eux n'eſt *mort*, aucun n'a été *rongé par les vers* : tous vivent dans la Société. Auſſi ſçavante que Médée, elle les rajeunit & leur donne même plus de force & d'embonpoint. Votre Buſambon n'étoit qu'un Pygmée, les Commentaires en ont fait un Géant. Il n'en eſt pas ainſi des Ecrivains des autres Corps ; s'ils ont avancé des erreurs, tant pis pour eux, les Corps ne les adoptent pas. Ils ne connoiſſent point cette unité de Doctrine dont les Jéſuites ſe font honneur, quoiqu'ils la déſavouent. Qu'on prouve aux

Dominicains que S. Thomas n'a pas été exact sur l'autorité des Rois & des Papes, ils l'abandonneront; s'ils le défendent, c'est qu'ils croient qu'il ne s'est pas trompé. Anathême à l'*Ange même de l'Ecole*, s'il enseigne une Doctrine contraire à celle de Jesus-Christ.

Ne me dites pas que les Jésuites abandonnent aussi leurs Ecrivains quand ils font des écarts, on sçait ce que valent leurs désaveux & leurs rétractations; ils en feront tant qu'on voudra, pourvu qu'ils puissent retracter leurs rétractations mêmes. Telle a été constamment leur conduite. Il n'y a ni censure Ecclésiastique, ni Arrêt des Parlemens qui ait pu les faire changer; & c'est leur incorrigibilité reconnue qui a fait prendre enfin le parti de les détruire. Mémorable événement! Gloire à Dieu qui en est l'auteur. Heureux les hommes qui le verront: plus heureuse la Postérité qui en recueillira les fruits, & qui ne conservera que le souvenir des maux que nous avons soufferts nos Ancêtres & nous.

Vous plaisantez, Madame, sur le siécle présent, & d'après l'idée que vous a fourni le *ruse* de Voltaire, vous introduisez sur la scene Mandrin, Ramponeau, & la Sœur Perpetue; n'y a-t-il donc que cela dans l'affaire des Jésuites? Vous avancez qu'on les détruit, pour faire voir qu'on pouvoit avec des *Bateaux plats* faire une descente en Angleterre. Vous ne voyez donc pas que vous insultez la Nation sur un projet qui a mal réussi, parce qu'elle ne dispose pas des événemens, mais que vous ne pouvez pas dire avoir été mal concerté, parce que vous n'avez pas le secret des Ministres. Vous insultez encore le Roi & les Magistrats; car enfin c'est le Roi qui veut la destruction des Jésuites; il la veut,

puiſqu'il ne l'empêche pas, & les Magiſtrats l'exécutent. Quelque grande que ſoit la liberté des Femmes philoſophes, elle ne doit pas aller juſqu'à l'audace ; il ne leur convient pas de fronder le Gouvernement, quand ſur-tout il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir la ſageſſe de ſes opérations.

Les Jéſuites ſont cités devant les Tribunaux, on reçoit tous les titres qu'ils préſentent. Jamais diſcuſſion ne fut plus exacte, jamais examen ne fut plus approfondi, & l'on voit avec ſurpriſe l'Univers ſubjugué. On trouve des horreurs, un tas d'abominations, & on ſe demande en les voyant : Mais tout cela eſt-il vrai ? Tout cela eſt-il poſſible ? Comment des hommes ſi pervers ont-ils ſubſiſté ſur la terre ? Comment ont-ils été ſi long-temps aimés, protégés & employés dans les affaires les plus importantes de l'Egliſe & des Etats ?

C'eſt-là, Madame, le ſecret de Dieu, & non pas un argument en faveur de leur cauſe. L'hiſtoire de leurs intrigues eſt affreuſe, mais le principe qui les a produites eſt défectueux. Leur politique a dû trouver à chaque pas des obſtacles invincibles, & ſelon le cours naturel des choſes ce grand Corps auroit dû être diſſous dès le moment qu'il a été formé. L'Enthouſiaſme & le Fanatiſme qui l'animoient, heurtent de front les regles de la ſageſſe humaine, & je ne crains pas d'avancer que dans preſque toutes leurs entrepriſes les Jéſuites ont été plus hardis que ſenſés.

Leur politique a échoué, dit-on, dans l'affaire des Lioncy ; & moi je ſoutiens que ſi cette affaire étoit arrivée dans un autre temps, elle auroit tourné à leur avantage. Ils ſe donnerent pour la pourſuivre un conſeil d'habiles Avocats qui leur fut inutile, la faveur leur manqua ; c'é-

toit leur unique reſſource : les Loix les condamnerent, parce que l'Autorité ne voulut plus les ſervir.

C'eſt le vice radical de leurs Conſtitutions. Si elles ſont admirables pour aſſurer au Général un empire ſans bornes ſur les Sujets, ceux-ci ne peuvent agir au-dehors que par la protection des Grands, qu'il faut gagner par la ſoupleſſe, ménager par l'artifice, & conſerver par la ruine des concurrens. Or il n'eſt pas poſſible que l'illuſion dure toujours, que les yeux des Princes ne voient jamais le vrai, que leurs oreilles ne ſoient jamais ouvertes aux cris des malheureux. Il faudroit pour cela que tous les Peuples fuſſent comme les habitans du Paraguay, ou que les Jéſuites n'euſſent pas d'autres Contrées à conquérir. Mais dans leur projet d'envahiſſement univerſel ils ont dû s'attendre à trouver des hommes qui épieroient leurs démarches, qui ſuivroient leurs entrepriſes, & qui s'efforceroient de ſecouer le joug que la ſéduction leur auroit impoſé.

La France ſur-tout ne devoit pas le porter patiemment ; elle ne pouvoit admettre les Jéſuites dans ſon ſein, ſans aller contre ſes principes, & ſans anéantir les libertés de ſon Egliſe. Ils s'y ſont gliſſés adroitement, le crédit les y a ſoutenus ; mais leur état y a toujours été un état de guerre. On pouvoit les détruire il y a cent ans avec la même aiſance qu'aujourd'hui. Henri IV. les chaſſa, tout autre Roi en auroit fait autant ; il n'auroit pas trouvé plus d'obſtacles : leur pouvoir n'étoit rien en lui-même. Ils ont cependant réſiſté aux plus grands efforts. Comment leur foibleſſe les a-t-elle ſoutenus ? Comment l'inertie a-t-elle enchaîné la puiſſance ? Je vous l'ai déjà dit, c'eſt le ſecret de Dieu.

Par ſon ordre les intérêts des Princes ſe ſont entre-heurtés, & de leur choc a réſulté la conſervation d'un Corps qui a ſervi à punir les méchans, & à éprouver les bons. Sa diſſolution eſt aujourd'hui une œuvre de miſéricorde ; Dieu opére, ſa main paroît ; nous ne pouvons méconnoître ſon ouvrage. Une petite pierre a roulé du haut de la montagne, le Coloſſe appuyé ſur des pieds d'argille a été renverſé. Les os de ce cadavre ſont déja diſperſés dans la plaine. Quelle voix aſſez forte les appellera pour venir ſe remboîter les uns dans les autres, & former deux fois le même corps ? En un mot, les Jéſuites ſeront-ils rétablis ?

C'eſt vous, Madame, qui faites la queſtion ? Votre tendreſſe pour eux vous fait eſpérer un plus doux avenir ; peut-être l'eſpérent-ils eux-mêmes, leurs Dévotes du moins ne ceſſent de l'annoncer. Pour moi je vous avoue que je n'en crois pas le mot, je ſuis au contraire bien perſuadée que la mode des Jéſuites ne reviendra jamais. Ce n'eſt pas ici l'effet d'une volonté paſſagere, & qu'il ſoit facile de changer. Les Loix parlent dans tous les Tribunaux ; elles ne changent point. Leur oppoſition à l'Inſtitut Jéſuitique eſt connue. Tant que le contraſte ſubſiſtera, point de Jéſuite en France. Vous eſpérez qu'ils reviendront, & moi j'eſpere qu'ils ſeront anéantis ailleurs comme chez nous. Quel exemple ne donnons-nous pas aux Nations qui les ſouffrent ? Le Soleil de juſtice s'eſt levé ſur notre horizon, il parcourt l'un & l'autre hémiſphere ; les aveugles voient, la nuit ſe diſſipe, tout ſe réveille, & de toutes parts, à cris redoublés, on appelle la Vengeance.

Mais ſi les Jéſuites ne doivent pas être rétablis, *pourquoi les remplacer ?* Ils étoient donc utiles ?

Non, Madame, ils étoient pernicieux, parce que la vertu, le zèle & la catholicité que vous leur attribuez, & qu'on aime en France, quoi que vous en diſiez, n'étoient pas aſſez pures chez eux, j'en appelle aux Extraits des Aſſertions; parce que leur méthode d'enſeigner le Grec & le Latin, étoient défectueuſes, demandez-le au Miniſtre de Liſbonne & à Monſieur de la Chalotais; parce que les *douze cents Maîtres* que les Jéſuites fourniſſoient, avoient plus à cœur *les Graces*, *le Goût*, *la Danſe*, *le Chant*; que la Religion, les Mœurs, & la Littérature, témoins leurs Comédies & leurs Ballets; parce que les Jéſuites vendoient des *Dentelles*, *des Tapiſſeries*, *des Modes & des ingrédiens de cuiſine*; leur commerce s'étendoit à tout. Voilà bien des *parce*, mais ce ſont des raiſons. Quant aux *manieres*, je ne crois pas que les Jéſuites en vendent chez eux, à moins que ce ne ſoient des minauderies, ou les allures que donnent l'impudence & l'orgueil.

Ces bonnes gens font ſonner fort haut leur vertu, leur zèle, & ſur-tout leur catholicité. On diroit qu'ils ſont ſeuls les colonnes de l'Egliſe. NOUS AUTRES CATHOLIQUES, c'eſt leur grand mot; quand ils l'ont prononcé, ils peuvent tout dire & tout faire. Entendez le Pere Berruyer vanter ſon orthodoxie; ainſi un faux Noble parle de ſa qualité, & un Poltron de ſa bravoure. Eh, bon Dieu! point de forfanterie, on juge de l'arbre par les fruits, & de l'ouvrier par les œuvres. De deux mille Auteurs Jéſuites qui ont écrit ſur la Religion, on les a défiés qu'ils puſſent en produire cent exempts d'erreurs, & d'erreurs capitales, non pas même Bellarmin, que vous voudriez ſeul garantir de la brûlure. Un plaiſant Elu que votre Bellar-

min ! Si ſa Béatification eſt *avancée à Rome* ; l'Avocat du Diable ne l'épargnera pas, la Gazette Eccléſiaſtique lui a fourni de bons Mémoires.

Après cela, Madame, jugez ſi c'eſt un grand malheur de perdre les Jéſuites. Leur malheur à eux eſt de ſe repaître de l'idée qu'ils ſont néceſſaires à la Religion & à l'Etat, & qu'on ne peut pas s'en paſſer. » Je ne ſçais, dit triſtement le P. de Neuville, » ce que l'Etat y gagnera (en » nous détruiſant) ; Dieu veuille que la Religion » n'y perde rien «. Eh ! P. de Neuville, ne montrez pas tant de ſouci ; une certaine Dame qui n'étoit pas Catholique comme vous, que vous avez confeſſée, que vous n'avez pas convertie, que vous avez pourtant fait adminiſtrer, nous fait croire que le zèle de la maiſon de Dieu ne vous dévore pas. Parlons vrai, mon Pere, vous aimez moins notre état que le vôtre, & la Religion de Dieu que celle des Jéſuites.

Mais encore un coup s'ils ne ſont pas néceſſaires, & s'ils ne doivent pas être rétablis, pourquoi les remplacer ? C'eſt, Madame, que leur deſtruction laiſſe des places vacantes qui étoient mal occupées, des Ecoles pour enſeigner, des Chaires pour prêcher, des Tribunaux pour adminiſtrer les Sacremens.

Vous demandez encore, *& par qui les remplacer ?* Voilà votre embarras ; & l'inquiétude que vous marquez à cet égard vous feroit honneur, ſi vous ne faiſiez trop ſentir l'opinion de préférence que vous avez pour les Jéſuites. Rien, ſelon vous, ne peut leur être comparé ; Dominicains, Oratoriens, Doctrinaires, qu'eſt-ce que c'eſt que tous ces gens-là ? Vous badinez, vous raillez ſur leur compte. Il faut que les Jéſuites aient pour vous bien des charmes. J'oſe

pourtant vous dire que ces Corps ne méritent point vos mépris. Le monde les honore, l'Egliſe s'en ſert. Ils ont donné des hommes illuſtres en divers genres, & le plus grand défaut qu'on ait peut-être à leur reprocher, c'eſt d'avoir été trop aſſervis aux Jéſuites. Leur faux éclat les a éblouis; ils ont voulu comme eux avoir part aux honneurs, & ils ont cru pouvoir y parvenir en marchant ſur leurs traces. C'eſt ce qui a donné aux Jéſuites des partiſans de tous les états, qu'ils ont traités en eſclaves tant qu'ils ont dominé, & dont ils ſe renomment aujourd'hui pour faire voir que ce n'eſt qu'après eux, & à leur exemple, qu'ils ont corrompu le Dogme & la Morale.

Vous nous imputez, diſent-ils, des crimes de toute eſpece. Un des plus grands, ſans doute, eſt d'avoir été Ligueurs, & d'avoir enſeigné le Régicide. Eſt-ce que les autres Religieux ne l'étoient pas auſſi? La Sorbone même l'étoit. Nous n'avons pas été les premiers, nous n'avons pas été les ſeuls, pourquoi ſerons-nous les ſeuls traités comme coupables?

Cet argument a été employé cent fois par les Jéſuites: mais à cela il n'y a qu'un mot à leur dire. Il eſt vrai, mes Peres, que vous n'avez été ni les premiers ni les ſeuls; mais vous êtes reſtés les ſeuls & les derniers. Vous l'avez été en Corps, par état, par conſcience, en vertu de vos Conſtitutions. Nous *ſommes tous*, diſoit votre grand Suarez, nous *ſommes tous une même choſe ſur ce point.* Quand la Doctrine de Molina ſera proſcrite (car elle le ſera), s'il y avoit alors des Jéſuites, ſeroient-ils bien venus à dire: Il y avoit des Moliniſtes avant nous, il y en avoit après. Oui ſans doute, leur répondroit-on, il y avoit une Doctrine fauſſe (celle des Pélagiens),

que Molina mit en ſyſtême, qu'il publia, que ſes Diſciples ſuivirent, & dont ils infecterent l'Egliſe. Les Jéſuites l'ont toujours ſoutenue, & plus ils ont eu de partiſans, plus ils ſont criminels.

La raiſon de la complicité ne prouve donc rien pour eux, mais elle fait voir combien il eſt dangereux de leur donner quelque avantage. Le Concile de Trente ne dit qu'un mot honorable de leur Inſtitut. Il l'appelle *Saint*, ſans l'avoir examiné. Ce mot devient un Fort qui leur ſert de retranchement.

Quoi qu'il en ſoit, Madame, les Jéſuites ſeront remplacés; on ſe paſſera d'eux ici comme on fait à Liſbonne. Douze cents Maîtres, s'il eſt vrai qu'il en faille autant, ne ſont pas introuvables, dût-on prendre *des Capucins*. Croyez-vous qu'ils ne pourroient pas fournir d'auſſi bons Régens que les Jéſuitons qui enſeignent les baſſes claſſes? S'ils ne ſont pas leur capital des Belles-Lettres, il y en a parmi eux qui apprennent les Langues ſçavantes. La plupart ſont employés dans le Miniſtere, & ils rempliſſent leurs fonctions avec édification & avec fruit. Le mal eſt qu'ils ont été auſſi trop attachés aux Jéſuites. On les appelloit leurs *Valets de pied*. Vous voulez leur faire perdre ce titre. Dieu veuille qu'ils le perdent. Vos railleries doivent les piquer d'honneur, & quand ils ne ſerviront plus les Jeſuites, ils deviendront plus utiles à l'Egliſe & à l'Etat.

Hélas! faudroit-il recourir à eux, ſi les Jéſuites n'avoient tari, autant qu'ils ont pu, les ſources de la ſcience? Des Colléges fermés, des Penſions détruites, des Maîtres interdits & privés de leurs Chaires: je ne parle point de tant de Docteurs, de Miniſtres zélés qui répandoient

partout l'éclat de la Doctrine & de la Vertu, & que des milliers de Lettres de Cachet ont réduits au ſilence : ô Sainte Barbe ! peut-on penſer à toi & ne pas verſer des larmes ?

Cependant, Madame, ne vous affligez pas, la France n'eſt pas ſi dépourvue de Sujets qu'il faille en appeller des Terres étrangeres. Les Villes ſçauront en trouver, les Univerſités en fourniront. Je vois déja des Colléges remplis, & remplis de Maîtres excellens. J'en connois un entr'autres où il y aura une inſtruction plus ſolide que dans aucun Collége des Jéſuites, ſans excepter même le Collége de Louis le Grand. Quoi ! ce célebre Lycée, le berceau de la Nobleſſe, le ſéjour des Beaux Arts, qui donnoit des ſpectacles ſi brillans, où l'on voyoit les graces étalées des Saltimbanques de l'Opera, & qui a fourni plus de Littérateurs que les *trente Colléges de l'Univerſité* ?

Oui, Madame, je vous le dis, ce grand & beau Collége n'a pas valu ce que vaudra le Collége de Châlons. Mais pour le comprendre, il faut ſçavoir ce que c'eſt que l'inſtruction ſolide, & peut-être ne vous en êtes-vous jamais bien informée : elle a deux parties qu'il ne faut pas ſéparer, la ſcience & la vertu.

Il y a eu ſans doute beaucoup de Littérateurs dans le Collége de Louis le Grand, & on n'en ſera pas ſurpris, ſi ce que j'ai oui dire eſt vrai, qu'un Régent devoit devenir Auteur pour être diſpenſé de laver la vaiſſelle de la Communauté ; mais les bons ont-ils été plus nombreux que ceux de l'Univerſité ? Monſieur de la Chalotais n'en croit rien, & il s'y connoît ; il n'eſt pas d'ailleurs le ſeul qui ne le croit pas. Quant aux talens formés dans ces deux Ecoles, il ſeroit, je penſe, difficile de compter. Je ſçais ſeulement

qu'il y en a un très-grand nombre dont les Jéſuites n'ont pas lieu de s'applaudir. Ils ſont aſſez connus ; mais je ne puis nommer que Voltaire, parce qu'il a renoncé à l'eſtime publique.

Pour ce qui eſt de la vertu, qui conſiſte dans la connoiſſance & la pratique exacte de la Religion, ce n'eſt pas la partie brillante de l'inſtitution Jéſuitique. Si vous n'en conveniez pas, je vous demanderois, Madame, ſi les Jéſuites ont jamais fait lire dans leurs Claſſes le Nouveau Teſtament, eux qui ont voulu l'arracher des mains de tout le monde, juſqu'au moment où il a pu faire les délices des familles Chrétiennes par les ſoins du Pere Berruyer ? Sous la forme qu'il a donnée à ce Livre divin, la Religion ſe montre parée de tous ſes attraits, elle n'a plus rien de rebutant ; & la terre ſeroit peuplée de Chrétiens parfaits, ſi des Rigoriſtes qui ne trouvent dans l'Evangile que croix & macérations, ne ſe fuſſent mis de mauvaiſe humeur contre cet Ecrivain, auſſi agréable que profond, & dont le pinceau léger nous a répréſenté Jeſus-Chriſt tel qu'un bon Gentilhomme de la Judée, ſelon l'expreſſion joviale du Révérend Pere Griffet.

Faut-il que les Jéſuites n'aient jamais de grand homme qui ne ſoit expoſé aux morſures de l'envie ? La Gazette Eccléſiaſtique n'en laiſſe paſſer aucun. Que d'horreurs n'a-t-elle pas vomies contre le Pere Pichon ? Dans quel coin de la terre laiſſe-t-elle les Jéſuites en paix. Le Pere Berthier s'en plaignoit un jour pour lui perſonnellement : Qu'ai-je fait à l'Auteur, diſoit-il, pour me traiter ſi mal ? Auſſi, Madame, faites-vous très-bien de mettre à la taxe ſa maudite Gazette, pour fournir aux frais des nouveaux Profeſſeurs, & elle devroit payer ſeule, ſi elle

avoit des fonds ſuffiſans ; mais quand elle n'aura plus de Jéſuites à maudire ni de *fakirs à illuſtrer*, elle chomera, & alors comment faire ? Ce moyen manquant, tous les autres manquent.

Vous mettez ici en défaut la prévoyance des Deſtructeurs de la Société. Tant pis pour eux : puiſqu'ils ſe ſont jettés dans le margouillis, qu'ils s'en tirent, qu'eſt-ce que ça vous fait ? Vous êtes Philoſophe, c'eſt à vous à voir le cours des Aſtres, & non pas à les régler ; l'œil de l'indifférence eſt l'œil de la ſageſſe. Mon bon Maître ne ſe troubloit de rien, & diſoit aux Peres : Vous élevez mal vos enfans ; mais pour tout l'or du monde il n'auroit pas voulu être Inſtituteur.

Que les hommes s'accordent, s'ils veulent ; contentez-vous de leur faire voir qu'ils ont tort, vous l'avez prouvé ſans réplique aux ennemis de la Société. Je prétens le leur prouver auſſi ; car, graces à mon Maître & à vous, j'ai de la Philoſophie, il en eſt entré un grain dans mon ame par inoculation. Voici donc comme j'argumente ; eſt-ce en raiſon inverſe ou directe de votre façon de procéder ? Je ne le ſçais pas trop, mais ça ne fait rien, voici la Theſe : Les ennemis des Jéſuites ont tort, je le prouve.

Pourquoi, Meſſieurs, avez-vous laiſſé ſi long-temps ſubſiſter les Jéſuites ? Ou vous les connoiſſiez, ou vous ne les connoiſſiez pas : ſi vous ne les connoiſſiez pas, vous étiez donc aveugles, car leurs crimes n'ont jamais été cachés : ils employoient les mêmes impoſtures qu'ils emploient dans ce temps, & ces impoſtures étoient d'autres forfaits qui rendoient les premiers plus énormes : ſi vous les connoiſſiez, vous étiez donc indifférens ſur les maux de la Religion & de la Patrie.

Vous craigniez peut-être les Jéſuites, ou vous eſpériez qu'ils viendroient à réſipiſcence; & ſur quoi, je vous prie, fondiez-vous votre eſpoir? Les ſuccès ne les ont-ils pas toujours rendus plus inſolens, & les revers plus opiniâtres? Mais qu'aviez-vous à craindre d'eux? A force ouverte ils ne pouvoient rien; ne falloit-il donc pas les accabler pour empêcher leurs trahiſons? Qu'ont produit les ménagements dont on avoit uſé à leur égard? Vous en ſçavez l'hiſtoire: vous avez donc tort de les avoir laiſſé ſubſiſter? C'étoient des Monſtres qu'il falloit étouffer dans leur naiſſance.

Pourquoi du moins les laiſſiez-vous rentrer dans le Royaume, après en avoir été chaſſés? Ame de Héros! vous crutes les gagner par vos bienfaits, & vous ne ſçaviez pas que votre nom étoit écrit dans leur Livre de ſang: le don de la moitié de votre Empire ne l'eût pas effacé.

Enfin leur perte eſt réſolue; mais vous avez tort, vous qui l'avez tramée & qui la pourſuivez, d'en retarder le moment. Il y a un an que nous vivons entre l'eſpérance & la crainte: les Jéſuites abbatus font mille efforts, & des hommes de peu de foi penſent qu'ils ſe releveront; l'Edit les a fait trembler, l'avis des Evêques les a conſternés: vous avez donc tort de n'avoir pas frappé le dernier coup dès le 6 Août de l'année derniere. Les Jéſuites ne s'attendoient à rien. Ils n'avoient ni brûlé leurs papiers, ni caché leurs tréſors, ni vendu leurs denrées, ni cherché à intéreſſer pour eux les Petits & les Grands: vous les auriez pris, pour ainſi dire, eux & tous leurs biens ſous le même filet: oh le beau coup que ç'auroit été! que vous nous auriez épargné d'inquiétudes!

Il eſt vrai que vous avez des formes : nous les reſpectons, & nous ſçavons que la marche des Loix n'eſt pas toujours rapide. Vous voulez inſtruire l'Univers, & qu'il rende hommage à votre équité ſur la plus importante affaire qui ſoit jamais arrivée dans notre Monarchie ; mais il eſt permis à une Chambriere devenue Philoſophe en ſix jours, de dire que vous avez tort.

Les Jéſuites ont tort auſſi. C'eſt, Madame, la ſeconde partie de votre Ouvrage, que je ne m'aviſerai pas de ſuivre pié à pié, parce qu'il faudroit redire ce qu'on a dit cent fois, & parcourir tous les lieux communs qui forment l'Arſénal des armes des Jéſuites, comme quand vous prétendez qu'ils ont pour eux le Pape, le Clergé, les deux tiers de la France ; que ceux qui en parlent mal, ſont ou des furieux qui inventent, ou des indifférens qui ne les croient pas coupables, mais qui diſent qu'ils le ſont ; que pluſieurs confeſſent à la Cour, que douze prêchent à la Ville, qu'ils viſitent les Hôpitaux, qu'ils aſſiſtent les Malades & les Mourans, qu'ils ſont employés par tous les Evêques, admis dans pluſieurs Univerſités, couronnés dans plus d'une Académie, introduits dans les Palais des Grands, que leurs Egliſes ſont fréquentées, leurs Confeſſionnaux aſſiégés.... Ce brillant étalage décéle le Marchand qui va faire banqueroute.

J'ignore ſi le Pape eſt pour les Jéſuites, il ne dit pas grand-choſe ; ſa Bulle *Cum omnium*, feroit croire qu'il n'eſt pas tant leur ami. Je ne veux pas parler des Evêques, on n'en a que trop parlé. Mais que font-ils donc pour les Jéſuites ? Deux ou trois ont écrit en leur faveur, & peut-être ne ſont-ils pas à s'en repentir. Je ſuppoſe que les autres examinent les Aſſertions,

il faut attendre qu'ils aient parlé pour ſçavoir ce qu'ils penſent. *Les deux tiers de la France pour les Jéſuites* ! C'eſt bien fort ce que vous dites-là. J'étois à Paris lorſque l'affaire des Lioncy fut terminée : s'il en faut juger de ce qui ſe paſſe ailleurs, par ce que je vis dans la Capitale, vous pouvez réduire à un millieme les amis des Jéſuites.

Quoi qu'il en ſoit, ils ont tort, premierement de ſe plaindre, parce qu'ils n'ont rien qu'ils ne méritent ; ſecondement de ſe juſtifier, parce que leurs Apologies ſont inſolentes, ce qui n'eſt pas bien, peu reſpectueuſes pour les Magiſtrats, ce qui eſt plus mal encore, remplies de fauſſetés & de ſophiſmes. Ils accuſent, ils calomnient, ils déchirent, ils ſoutiennent les menſonges les plus groſſiers ; ils nient les faits les plus évidens. N'ont-ils pas eu l'impudence d'avancer qu'aucun Jéſuite François n'avoit depuis cent ans enſeigné le Régicide ? N'ont-ils pas donné le défi qu'on pût prouver qu'il y a des Jéſuites de Robe-courte ? & on le prouve par leurs propres Auteurs.

Auſſi auroient-ils mieux fait de ne pas écrire : *Leurs Apologies*, dit un grand Magiſtrat, *ſuffiſent pour les condamner, & elles ne ſervent qu'à mieux faire connoître ce qu'ils ſont.* Il n'y a que les eſprits ſuperficiels, ceux qui ne liſent point, & leurs imbecilles Dévots, qui s'y laiſſent tromper ; mais ce n'eſt pas d'eux qu'ils attendent l'arrêt de vie ou de mort. Pourquoi ne ſe ſont-ils pas adreſſés au Roi & aux Parlements ? On les a intimés, on leur a donné le temps de ſe préparer, la liberté de comparoître : une année ſuffiſoit, je penſe à leur juſtification ; mais non, aucun ne s'eſt montré : des Libelles, des Anonymes outrageans, c'eſt tout ce qu'ils ont

produit. Eſt-ce qu'ils ne pouvoient pas ſe venger ſans dire des injures ? Ou les injures ſont-elles des raiſons ?

S'ils avoient été innocens, ils auroient dû ſe montrer, quand même on auroit pu s'empêcher de leur rendre juſtice. Leur vertu auroit été révérée, leur gloire auroit eu plus d'éclat. C'eſt alors qu'ils auroient pu aller tête levée, la voix du Peuple les eût canoniſés. La tranquillité qu'ils affectent aujourd'hui ne les honore pas : on dit qu'ils ne ſçavent pas rougir, & l'impudence anonce l'excès de la ſcélérateſſe.

Non plus que vous, Madame, je n'en connois aucun, mais j'en ai vu paſſer ſouvent dans la rue Saint Antoine, où j'ai logé quelque temps après le malheur de mon Maître & j'ai été indignée de leur maintien. On dit que c'eſt politique de leur part, & moi je penſe que c'eſt un ſigne de réprobation. Ces gens-là ne reviendront jamais, ils ſeront Jéſuites juſqu'au dernier ſoupir. Vainement leur donnez-vous le titre de Citoyens ; il eſt incompatible avec leurs engagemens qu'ils ne veulent pas rompre. Ils n'ont fait des Apologies que pour les conſerver, & pour ſe ménager une portion du crédit & de l'eſtime dont ils jouiſſoient autrefois.

Mais ils ſe trompent, & ils ont tort. L'époque de leur deſtruction ſera plus déshonorante pour eux, que tous les crimes qu'on leur a reprochés. Le Puits de l'abîme s'ouvrira, il en ſortira des vapeurs empeſtées ; le myſtere d'iniquité ſera dévoilé pour tous. Mille Anecdotes rapprochées formeront un tableau où ſeront peints les plus odieux forfaits. Ceux qui ne vouloient pas croire, verront de leurs propres yeux, les indifférents deviendront attentifs, leurs amis & leurs partiſans rougiront de leur crédulité.

Vous

Vous dites que, quoique leur inſtitut ſoit mauvais, il y a parmi eux d'honnêtes gens. C'eſt une idée aſſez répandue, & qui empêche qu'ils ne ſoient accablés par la haine publique. On en connoît, dit-on, qui ont du zèle, de la piété, qui ſont même d'auſteres Pénitens; mais je demande ſi ceux-là ſont Jéſuites? S'ils ne le ſont point, la louange d'être attachés à leur Corps ne leur appartient pas: s'ils le ſont, la vertu qui les décore, eſt due à la GRACE du Pere Général: elle n'eſt point l'ouvrage de la grace de Jeſus-Chriſt. La volonté du Deſpote peut faire d'un Saint un ſcélerat, l'élever à la gloire du Martyre, ou armer ſon bras d'un glaive meurtrier.

Cependant comme Dieu dans tous les états ſe réſerve des Elus, je crois qu'il y a quelque Jéſuite qui eſt garanti par la main divine, & que des ordres iniques ne font pas prévariquer: on lui laiſſe parcourir ſans l'interrompre la carriere de la ſainteté. C'eſt un Moyſe ſauvé dans la Cour de Pharaon & ſur les eaux. C'eſt un Loth dans le ſéjour de l'abomination, qui évite en fuyant les fléaux d'un Dieu vengeur.

Mais ces hommes ſont rares; ils confirment la Régle en général, un Jéſuite ne vaut rien. Jéſuite & honnête homme, ſont deux titres oppoſés; il faut renoncer au premier, pour être bien venu dans le monde. C'eſt ce que faiſoient les Peres de Neuville, Griffet & Berthier. On les aimoit, parce qu'avec leurs talens ils n'étoient *pas Jéſuites*. Voyez combien il falloit s'y fier: ce ſont eux qui ont pris les premiers les armes, & qui ont mené les Troupes au combat.

Depuis que le maſque de l'indifférence eſt tombé, ils ne gardent plus de ménagemens. Leurs juſtifications ſont des ſatyres, leurs accuſations des calomnies, leurs Anecdotes des

fables, leurs citations des falsifications, leur éloquence est une fureur.

Tels sont les honnêtes gens chez les Jésuites. Sous prétexte qu'il peut y en avoir en effet, qu'il y en a peut-être deux ou trois entre mille, on les excuse tous en détail; on leur ménage des Charges & des Emplois après leur dissolution, & des idées particulieres qu'on en a, il se forme une conclusion générale, en faveur au moins des Jésuites François, qu'ils sont tous honnêtes gens. Un mot de circonspection ou de politesse, lâché par Monsieur de la Chalotais, confirme cette conclusion. Et vous, Madame, vous imaginez qu'il faudroit envoyer en Portugal les Jésuites François, pour remplacer ceux qui en ont été bannis.

Ce voyage est trop périlleux, je ne leur conseille pas de l'entreprendre. Les Portugais pourroient bien les croire aussi *pervertis* que les leurs, & faire chanter aux Coriphées que je viens de nommer, un trio sur le ton de celui de Mathos, Alexandre & Malagrida.

Les Portugais ont été assez bons pour croire que l'Institut des Jésuites étoit *Saint*. Cette erreur étoit bien pardonnable à un Peuple subjugué de tout temps par la superstition; mais ils ont eu de quoi revenir de cette idée. La France leur a fourni assez de moyens de s'instruire, & les deux Nations s'accordent, je crois, très-bien sur ce qu'il faut penser de la Société & de son Institut, du Corps & de ses Membres.

A Lisbonne l'Institut est bon, dites-vous, & en France les Jésuites: donc l'Institut & les Jésuites sont bons; & moi je raisonne autrement. En France l'Institut ne vaut rien, ni à Lisbonne les Jésuites: donc l'Institut ni les Jésuites ne valent rien. Les vices du Corps doivent gâter

les Membres. Cartouche donnoit des loix ; ceux qui les ſuivoient, méritoient la potence ou la roue. Vous voyez donc bien que la tranſmigration que vous propoſez de nos Jéſuites en Portugal, n'eſt pas praticable.

Il n'y a pas moyen non plus de les envoyer dans nos armées. Qu'eſt-ce qui s'y feroit ? Ils ſont trop brouillons & trop indépendans. D'ailleurs, s'ils ſont propres aux coups fourrés, ils ne valent rien en bataille rangée, & ils ſe ſerviroient mieux du *Crit* * des Macaſſars, que de nos fuſils & de nos bayonettes. Un ſeul Héros qui eſt ſorti de chez eux, tel que Frere NICOLAS, ne tire pas à conſéquence : on dit même qu'il a dégénéré de ſa valeur premiere. L'éclat du Trône l'a ébloui, & le luxe de ſa Cour le fait languir dans un lâche repos.

Que faut-il donc faire des Jéſuites ? comment les ſubſtanter ? Vous voilà bien en peine, comme ſi l'Etat n'avoit pas des reſſources : de quatre mille que vous en comptez, un tiers au moins a déja pris ſon parti ; Novices, Etudians, Régens, il n'en reſte plus, & chacun a trouvé place : il y en a peut-être un quart qui ſont vieux & hors d'état d'agir, on prendra ſoin d'eux ; les autres ont des talens qu'ils feront valoir, Aſtronomes, Mathématiciens, Phyſiciens, Médecins, Apothicaires, Vendeurs de Mithridate & d'Orvietan. Que ne ſont-ils pas ? Pour la Théologie & la Religion, il n'eſt pas bon qu'ils s'en mêlent. Leurs Poëtes feront des Anagrammes, des Acroſtiches, des Ballets, des Opera Comiques ; leurs Orateurs feront des harangues, des éloges, des déclamations à la façon de celles de *Quintilien*, mais un peu moins bonnes, qu'ils pourront vendre aux Portiers de leurs anciens Colléges, & aux Relieurs du Pays

* Eſpéce de poignard dont ces Peuples ſe ſervent.

Latin. Pour ſoutenir le goût de l'Eloquence. Leurs Hiſtoriens feront des Romans, des Lettres édifiantes, & des Relations de Voyages d'outre-mer ; & ces Ecrivains élégans qui fréquentent le beau monde, qui badinent ſi joliment à la toilette des Dames, qui connoiſſent ſi bien les *Rhinoceros*, les *Cometes*, les *Girardins*, ils pourront faire des Traités pour les Marchandes de Modes, des Déviſes pour des Ecrans, prêter leurs plumes aux Femmes-Auteurs, fournir des Extraits à quelque Journaliſte, & faire inſerer leurs productions dans le Cenſeur hebdomadaire & dans le Journal des Dames. Ainſi ces grands hommes dont la perte vous attendrit, ne ſeront pas à charge, & ils continueront d'être utiles à l'Etat : mais il faut qu'ils abjurent le Jéſuitiſme, ſans quoi ils ne peuvent être ni François, ni Citoyens.

Ce n'eſt qu'en les ſuppoſant tels que vous avez pu tenter de les défendre. Votre zèle pour eux vous a fait déployer votre Philoſophie, & vous n'avez pas craint de l'expoſer au grand jour de l'impreſſion. On vous a lue, & vous vous en flattiez ; on vous a critiquée, c'eſt l'honneur auquel vous aſpiriez : mais on n'a rien cru de ce que vous diſiez en faveur des Jéſuites ; c'eſt ce que vous ne ſouhaitiez pas.

L'Ouvrage philoſophique d'une Femme excita la curioſité. On ſe demandoit : Avez-vous vu *Tout le Monde a tort ?* Qu'en penſez-vous ? On louoit, on critiquoit. Quelques hommes trop auſteres traitoient cela de chiffon ; cependant on convenoit aſſez en général que c'étoit joli de la part d'une femme. Mais un Nouvelliſte qui furete partout, & qui découvre beaucoup de choſes, s'aviſa de dire qu'il connoiſſoit l'Auteur, & que c'étoit le Pere Chapelain. Il fit je

ne ſçais quelle hiſtoire d'une Dame Rolland du Comtat d'Avignon, à qui ce Jéſuite Petit-Maître avoit fait honneur de ſa production : bien des gens le crurent, & auſſi-tôt le mérite de l'Ouvrage tomba de moitié.

On dit que ce n'étoit que le réſultat des converſations que les Jéſuites tenoient entr'eux, leurs bons mots, leurs ironies, avec le ton fier & décidé qu'ils étoient convenus de prendre au-dehors pour en impoſer au monde.

Pour moi, Madame, je ſuis de meilleure foi, & je ne puis pas imaginer qu'un Prédicateur de Notre-Dame de Paris, qui fut appellé pour éclipſer le Pere Renaud de l'Oratoire, & qui prêcha au Déſert, ſe ſoit occupé d'un Ouvrage où il feroit trop voir qu'il poſſede mieux la ſcience des pompons & des colifichets, que de la morale de l'Evangile.

Je vous rends donc, Madame, la juſtice qui vous eſt due, & je vous crois l'Auteur du *Tout le Monde a tort ;* à condition toutefois que vous croirez auſſi que moi, TOINETTE LE VASSEUR, ſuis l'auteur de ce préſent Ecrit, que je vous adreſſe.

La préſomption eſt pour moi. J'ai ſervi dix-ſept ans un grand Philoſophe. Il me liſoit tous ſes ouvrages ; j'étois la confidente de toutes ſes penſées. J'ai d'ailleurs (& tout Montmorency le ſçait) autant de bavardage qu'il en faut pour bavarder avec vous & pour vous tenir tête.

Je ſuis donc inconteſtablement l'Auteur de cette Réfutation. Mais j'ai tort de l'avoir entrepriſe ; vous avez tort d'y avoir donné lieu ; les Magiſtrats qui condamnent les Jéſuites, ont tort ; les Jéſuites condamnés ont tort : ainſi tout le Monde a tort ; les Magiſtrats, les Jéſuites, la Femme Philoſophe, ou la Dame aux

yeux bleus, & Toinette Le Vaſſeur, Servante de Jean-Jacques.

Mais de peur que vous ne penſiez que j'ai de l'humeur contre vous, comme vous aimez la belle Muſique, je vous envoie deux Chanſons que mon Maître avoit compoſées pour les faire chanter par Emile, lorſqu'il ſeroit arrivé à la trente-huitieme année de ſon éducation.

Pieridum ſi fortè lepos . . . .
Deficit, eloquio victi, re vincimus ipſâ.
Anti-Luc.

CHANSON

Sur l'Air *des Pendus.*

OR écoutez, Petits & Grands,
Des bénits Peres *ſoi-diſants*
La piteuſe mal-avanture,
Qui les a mis à la torture,
Et qui bientôt les réduira
A n'être plus de Loyola.

✱

Par un Arrêt du ſix Août,
Ces bonnes gens, qu'on dit partout,
Depuis plus de deux cents années,
Etre un troupeau d'ames damnées,
Qui vont aſſaſſinant les Rois,
Eprouvent la rigueur des Loix.

✱

Pour éviter donc le malheur
D'aller en Greve ſans honneur,

Tels que des Nivets & Cartouches ;
On voit ces francs Sainte-Mitouches
A la Cour gémir & crier,
Et chez les Grands s'humilier.

✻

Puis ils machinent ſourdement
Contre Meſſieurs de Parlement,
Employant le crédit des *Nôtres*
Et les écus que leurs Apôtres,
Sous mille prétextes pieux,
Sçavent amaſſer en tous lieux.

✻

Mais les Amis ni les Lingots
Ne peuvent rien pour ces Bigots ;
Pour cette Nation cornue ;
Son hypocriſie eſt connue
Des Princes & des Magiſtrats ;
Peut-être même des Prélats.

✻

Ceux-ci pourtant avec reſpect
Leur font encore ſalamelec,
Par un reſte de l'habitude,
Qu'en eux forma la ſervitude
Où, non loin du ſiécle dernier,
Les avoit réduits Le Tellier.

✻

Ce Papelart de Dieu maudit,
Auſſi méchant que l'Ante-Chrit,
Trompant Loüis & le Saint Pere ;
D'une Bulle & d'un Formulaire
Fit deux inſtrumens de terreur
Pour le triomphe de l'Erreur.

✻

Du Moliniſme on vit alors
Eclater les fougueux tranſports ;

Alors on vit la Jéſuitaille
Tourner à ſon gré la Mitraille, (*les Evêques.*)
De faveurs comblant les Vauriens,
Et moleſtant les bons Chrétiens.

*

Par ce moyen l'Erreur s'accrut,
Et la Vérité diſparut
Aux yeux de la troupe infidelle :
Nous perdîmes tout avec elle.
Qu'êtes-vous devenue, hélas !
Ne ſeriez-vous plus ici-bas ?

*

Elle n'a point quitté ces lieux,
Mais pour la voir il faut des yeux :
Les Sénateurs l'ont apperçue,
Prélats, avez-vous la berlue ?
Et ne voyez-vous pas auſſi
Les auteurs de notre ſouci ?

*

Mais ſi vous les voyez, pourquoi
Sur leur compte être ſans effroi ?
Vous n'adoptez pas leurs maximes,
Vous avez horreur de leurs crimes,
Et cependant auprès de vous
Ils trouvent l'accès le plus doux.

*

Vous, compatiſſez aux malheurs,
Vous êtes les Conſolateurs,
Contre le Parlement de France,
Vous prenez en main la défenſe
De Loups transformés en Agneaux
Pour mieux dévorer les troupeaux.

*

Réveillez-vous à cette fois,
Il eſt temps d'uſer de vos droits ;

Abattez la Secte infernale
Qui détruit & Dogme & Morale ;
Ne vous aheurtez plus enfin
A pourſuivre un phantôme vain.

*

Ni Janſénius, ni Queſnel,
Ce couple à vos yeux criminel,
N'ont jamais fait tuer perſonne,
En tout point leur Doctrine eſt bonne,
On y trouve partout l'eſprit
De notre Maître Jeſus-Chriſt.

*

Or prions ce doux Rédempteur ;
Qu'il nous accorde la faveur,
De voir la troupe Ignacienne
Quitter l'erreur Pélagienne,
Renoncer à ſes noirs forfaits,
Ou bien ſe diſſoudre à jamais. *Amen*, *Amen*.

FIN.

AUTRE CHANSON.

Sur le chant O Filii.

PAR un miracle du Très-Haut,
Les Jéſuites ont fait un ſaut,
Rendons graces à *Jehova* (*a*). Alleluia.

Contre les vœux d'un Peuple vil (*b*),
Avant Pâque, au premier d'Avril,
Leur Grand Loüis (*c*) dégringola. Alleluia.

On vit auſſi les Jéſuitons, (*les Novices.*)
Quitter leur forme de Dindons;
Chacun dans le monde rentra. Alleluia.

Les Paters dans ce déſarroi,
Sont ſaiſis du plus grand effroi,
Voyant que leur crédit s'en va. Alleluia.

Le mois d'Avril leur eſt fatal,
Autrefois il fut le ſignal (*d*)
Du coup qui les écraſera. Alleluia.

Juſqu'à ce jour ils combattoient,
D'un bel Edit ils ſe ventoient,
Mais l'Edit eſt demeuré-là. Alleluia.

De Neuville pleure bien fort;

(*a*) Jehova, veut dire DIEU.
(*b*) Les Congréganiſtes.
(*c*) Collége de Louis le Grand.
(*d*) Arrêt de 1752.

Griffet jure que l'on a tort (*d*);
Berthier croit qu'il en crevera. Alleluia.

Ces Doctes Phraſeurs de leur mieux
Jetterent de la poudre aux yeux,
Mais leur poudre s'évapora. Alleluia.

Lombart, Chaput, d'autres auſſi
Dont les noms échappent ici,
Firent un pareil Brouhaha. Alleluia.

Ces pauvres Gens ont beau crier;
Des Magiſtrats le cœur d'acier
Jamais ne ſe ramollira. Alleluia.

Les *Oremus* de leurs Dévots
N'ont point la vertu des Pavots,
Pour endormir ces Argus-là. Alleluia.

Il eſt vrai qu'ils ont pour ſoutien
Des Prélats qui ne peuvent rien,
Et dont le zèle eſt *à quia* Alleluia.

Criton auſſi ferme qu'un roc,
Se bat, & de taille & d'eſtoc,
En faveur de leur Molina. Alleluia.

Le bon homme eſt fort entêté,
Et fier de ſon autorité,
Je crois pourtant qu'il chantera, Alleluia.

A Verſaille, ainſi qu'à Paris,

(*d*) Ils ont tous écrit en leur faveur.

Ce refrein excite les ris,
Et la Cour chante en grand gala. Alleluia.

✤

De bouche en bouche répandu,
Il ſera bientôt entendu,
Deça les Monts & par-delà. Alleluia.

✤

Tous les hommes alors verront
L'anathême écrit ſur le front
Des Enfants de *Guipuſcoa* (*a*). Alleluia.

✤

De ces Phariſiens parfaits,
L'Univers comptant les forfaits,
Pour les détruire s'unira. Alleluia.

✤

Sainte Hildegarde l'avoit dit,
Et ſon Oracle s'accomplit,
Qu'un chien vaudroit un Loyola. Allel.

✤

Mais quand il vaudroit moins que rien,
Il leur faut ſouhaiter du bien,
Le Chanſonnier s'en ſouviendra. Alleluia.

✤

Dieu veuille donc les éclairer,
Afin qu'ils puiſſent l'honorer,
Quand ils auront fait patatra. Alleluia.

Alleluia, Alleluia, Alleluia.

(*a*) Patrie de Saint Ignace.

Ecce appropinquat redemptio veſtra.

FIN.

Z Pf 2470
R 95.1844 - 784 - 5